1
On n'est pas des oiseaux

– Ils ont remis ça. On n'a rien de mieux à faire maintenant que d'aller se coucher. En tout cas, moi, j'y vais, me dit Matthieu en traversant le couloir.

Il a raison, ils n'ont même pas allumé de feu dans la cheminée comme ils nous l'avaient promis, et comme ils le font souvent, le vendredi soir.

Je suis au bout du couloir, devant la glace accrochée contre la porte des toilettes. J'y reconnais le clown que notre père a fabriqué et qui trône sur la petite table verte, et, suspendu au mur, le tableau que notre mère aime bien, il s'appelle *L'attente* et m'a toujours plu. Il montre une femme accoudée à sa fenêtre donnant sur un canal à Venise.

Matthieu est parti se coucher sans se laver, je ne me laverai pas non plus. Dans la glace, j'aperçois

maman qui avale ses comprimés. Oui, il y a encore eu de l'eau dans le gaz avec papa.

Assise sur le siège des toilettes, je demande à Dieu d'intervenir afin que tout s'arrange entre eux le plus vite possible, car ce dernier mois nous n'avons pas été gâtés. Je ne pense à Dieu qu'en cas de nécessité. « Dieu a été inventé pour ça », a dit un jour mon père, et il n'avait pas l'air de plaisanter.

Je me déshabille dans ma chambre et me fourre sous la couette. Matthieu, allongé dans son lit de l'autre côté de la cloison, a laissé la porte entrouverte. Il ne dort pas. Je le sentirais s'il dormait déjà. J'imagine que je vole. Je me vois en train de virevolter au-dessus des toits. Je suis une hirondelle, j'ai mon nid collé contre la poutre d'une grange, à l'écart des habitations mais pas trop loin d'elles pour que je puisse observer leurs carreaux éclairés. Je dis à Matthieu que nous allons partir, lui et moi, une nuit de printemps, et filer sous la lune. J'ai oublié que Matthieu n'aime pas la pleine lune et la trouve moche comme un masque raté. Il trouve aussi que les gens parlent trop et il me prie de ne plus le réveiller alors qu'il ne dormait pas.

– On n'est pas des oiseaux, me lance-t-il.

Il me fait rire avec sa réponse qui tombe à pic.

Il ne s'est pas mis en boule. Il ne se met pas en boule contre moi, contre notre mère oui, contre moi jamais, et pas tellement contre notre père. Il me prévient qu'il dort, et c'est pendant qu'il dort qu'il voyage. Il n'a pas besoin de savoir vers quel pays, il lui suffit de se laisser porter. Il m'a sorti tout ça d'un trait, et moi je ne suis plus sûre de ce que je lui ai dit avant, car mes plus beaux voyages, c'est dans mon jardin qu'ils ont lieu.

– Autre chose que tu ferais bien d'enregistrer : si tu t'occupes de leurs affaires, t'en prendras plein la poire, et tu feras le plongeon. Tu pourrais couler sous leurs yeux qu'ils resteraient aveugles, m'a encore dit Matthieu, puis il a bâillé.

– Attends, je voulais te dire…

– Je dors !

De telles recommandations de sa part, ça ne m'était jamais arrivé.

2
Deux heures, c'est long

Samedi, une heure. On est à table. On n'entend que le cliquetis des fourchettes et des couteaux contre nos assiettes lorsque maman porte la main à sa gorge et tousse. Une croûte de pain s'est mise en travers de son gosier. La semaine dernière, c'était une arête de poisson. Elle s'étrangle même avec de la purée de pommes de terre. Je lui tapote le dos, lui tends à boire et l'aide à lever les bras. Papa fait semblant de ne rien voir ni entendre. Maman respire mieux, déglutit enfin et d'un battement de paupières me remercie.

Soudain papa n'est plus là. Les joues de maman se décolorent. Il ne nous a pas dit où il allait. Normalement, il se rend à des réunions mais Matthieu et moi savons, à la façon dont notre mère interroge sa montre, qu'il a des rendez-vous plus affriolants. Il revient au bout de deux heures et allume la télévision.

Maman l'éteint. Elle lui demande où il était passé – deux heures, c'est long – mais demander n'est pas obtenir. Les paupières plissées, la tête de côté, et ce léger sourire flottant sur les lèvres, notre père reste si évasif qu'on dirait un petit garçon paralysé par la timidité. Je me mets à leur place à chacun. Elle ne peut pas rester dans le flou, et lui ne peut pas répondre à des questions si pressantes. Maman hausse le ton.

– Un vrai pétard, me dit tout bas Matthieu, qui exagère.

Elle a chaud. Des auréoles de sueur se forment aux emmanchures de son chemisier. Elle en oublie Antonio, son chat noir, qui se frotte contre ses chevilles et réclame son bol de lait. Mes parents sont si beaux l'un et l'autre que je ne comprends pas pourquoi ce n'est plus comme avant entre eux. Maman repousse la mèche de cheveux qui lui tombe dans les yeux, croise les bras sur la poitrine. Une tragédienne. Elle relance papa.

– Elle a du talent, elle aurait dû faire carrière dans le théâtre au lieu d'enfiler des perles, me glisse encore Matthieu à l'oreille pendant que je donne à manger au chat dans le couloir.

Papa n'entre pas dans le jeu de sa femme, et il ne lui faut pas longtemps pour s'échapper de nouveau.